

A quoi sert l'étude des patois ? : [1ère partie]

Autor(en): **Schulé, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **87 (1960)**

Heft 2

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-231722>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A quoi sert l'étude des patois ?

par Ernest SCHULÉ

Nous avons le privilège de pouvoir publier le texte intégral de la si suggestive causerie faite, à l'assemblée du Comptoir de l'Association vaudoise des Amis du patois, par M. Schulé, rédacteur en chef du *Glossaire des patois romands*.

I

Ainsi posée, notre question touche au problème général de l'utilité de toute recherche scientifique, et elle pourrait recevoir une réponse générale : tout effort désintéressé pour découvrir la vérité mérite notre respect, qu'il s'agisse d'augmenter nos connaissances de la nature ou qu'on s'efforce de mieux connaître l'homme et son histoire. Les récentes découvertes dans le domaine des sciences naturelles, si spectaculaires soient-elles, mettent en lumière l'aspect problématique de cette recherche désintéressée : les applications pratiques des découvertes nucléaires ne peuvent pas être considérées toutes comme un bienfait pour l'humanité. La dialectologie, elle, est moins explosive, heureusement.

Dans cette brève causerie, nous essaierons de montrer quelle place revient à l'étude des patois dans l'ensemble des recherches qui prennent pour objet l'homme avec toutes ses manifestations et ses activités. Parmi les sciences humaines figure, bien entendu, l'étude du langage par lequel l'homme exprime sa pensée, par lequel il communique avec son voisin.

En Suisse romande, où les patois ont perdu bien du terrain depuis le milieu du XIX^e siècle, les linguistes pourraient être tentés de concentrer leurs efforts sur l'étude de la langue officielle littéraire, c'est-à-dire du français. Si les recherches dialectales n'ont pas été négligées, si nous avons un *Glossaire des patois de la Suisse romande*, cela tient à la situation particulière de la Suisse. Dans les pays qui nous entourent, on a élaboré avant tout des dictionnaires des langues nationales ; et c'est tout naturellement à ces ouvrages qu'on recourt chez nous pour l'étude du français (dictionnaire de l'Académie, dictionnaire Larousse, etc.), de l'allemand, de l'italien. Déchargés de l'obligation de dresser l'inventaire de ces langues littéraires, les linguistes suisses n'ont pas tardé à prêter une attention toute particulière aux parlers de notre pays, aux dialectes romands, alémaniques et tessinois, de même qu'à la langue réto-

romane. C'est ainsi que, pour mettre en valeur les richesses de nos parlers locaux, ils ont successivement mis en chantier les quatre vocabulaires nationaux, symboles vivants de la Suisse quadrilingue : le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, le *Schweizer-deutsches Wörterbuch*, le *Vocabulario du Tessin* et le *Dicziunari rumantsch grischun*, ouvrages auxquels on travaille depuis de nombreuses années.

En répondant à la question que j'ai placée en tête de cette causerie : « A quoi sert l'étude des patois ? », je réponds en même temps à cette autre question : « A quoi sert-il de mettre sur pied de grands ouvrages scientifiques tels que le *Glossaire romand* ? »

Dans la recherche linguistique, on a abandonné depuis longtemps, et à juste titre, l'idée insoutenable que le patois n'est qu'un français corrompu. La vérité historique est bien différente. Le développement des patois et celui de la

langue française, tous issus du latin de la Gaule, peut être comparé à la croissance d'une forêt. Parmi les diverses essences qui prennent racine sur un territoire donné, il en est qui croissent plus vite que d'autres, il en est qui trouvent une terre particulièrement riche, un climat favorable à leur épanouissement, il en est qui conquièrent rapidement leur place au soleil. Tel a été le cas, parmi les parlers de la Gaule, du patois de la région parisienne, qui est devenu, pour les raisons que l'on sait, la langue officielle et nationale de la France. *Le français est un patois qui a fait fortune*, à côté des autres patois qui sont restés pour la plupart des simples langues parlées. Le caractère officiel du français et son prestige ont, de tout temps, engagé de nombreuses personnes à apprendre cette langue ; pour pouvoir l'apprendre, il fallait lui donner des règles ; pour lui donner des règles, il fallait des grammairiens ; et ces grammairiens ont influencé, parfois modifié l'évolution de la langue française, favorisant telle tendance de prononciation, telle expression, condamnant telle autre tendance ou tel mot.

Dans sa forme actuelle, le français n'est donc pas le résultat d'un libre jeu des forces. Que serait-il devenu s'il avait été abandonné à lui-même ? L'historien de la langue aimerait bien le savoir. Ce sont les patois qui lui servent de témoins, parce que l'arbre patois — pour reprendre notre image de la forêt — a poussé sans qu'on le taille, sans qu'on le greffe, sans qu'on en coupe les branches gourmandes ou qu'on le débarrasse des branches mortes. Les patois ressemblent aux arbres d'un parc national que le forestier n'a pas eu le droit de toucher.

Transposons dans le domaine de la dialectologie cette image des branches mortes et des branches gourmandes : nous saisissons alors deux aspects essen-

tiels de l'évolution des patois. D'une part, ils conservent bien des traits, des formes et des mots, dont la langue française s'est débarrassée (branches mortes). D'autre part, ils connaissent des manières de prononcer les mots et des changements de sens qui dépassent de beaucoup tout ce qui s'est fait dans la langue officielle et dirigée (branches gourmandes). Voici un exemple du caractère conservateur de nos patois romands. Si les Jurassiens disent *vîn* pour « vin », et *tchantê* pour « chanter », ils conservent dans ce *în* et ce *tch* la prononciation qui était normale à Paris au moyen âge et qui s'est modifiée ou simplifiée ultérieurement dans la langue française (*in*, *ch*). D'autres patois de la Suisse romande en revanche, les parlers de Vaud et de Fribourg qui ont *tsantâ* et les parlers de Genève et de la Savoie avec *thantâ* (*th* prononcé à l'anglaise), ont innové par rapport au français, qui a passé de l'ancien *tchanter* au moderne *chanter* sans jamais connaître *tsanter*, et encore moins *thanter*. Ces variantes du mot *chanter* sur le territoire de la Suisse romande nous font toucher du doigt ce double caractère des patois dont l'évolution souvent ne se déroule pas au même rythme que celle du français : tantôt ils conservent mieux les traits anciens, tantôt ils poussent les innovations plus loin que la langue littéraire. Ce sont des arbres qu'on a laissé se développer librement là où ils ont pris naissance.

Cette évolution aberrante (par rapport à la langue française), qu'un son ou un mot subit parfois en patois peut représenter un argument décisif lorsqu'on étudie l'origine d'un vocable. A titre d'exemple, je citerai l'étymologie du verbe français *assommer*. On a cru longtemps que ce mot *assommer* contient le radical de *la somme*. *Assommer* aurait donc signifié à l'origine : « venir à la somme, achever ». Or les dialecto-

logues romands ont remarqué que la prononciation *assounâ*, qui est en usage dans la Vallée de Joux (avec variantes dans le Jura suisse et français, toujours avec *-n-*), ne cadre pas du tout avec les formes patoises pour *la somme* ; elle rappelle, au contraire, le mot *sonno*, *sonou* « sommeil ». A l'origine, *assounâ* signifiait donc « endormir quelqu'un » d'où, par élargissement du sens, « assommer ». Là où le français, qui ne distingue pas *le somme* de *la somme*, ne peut nous fournir la clef pour expliquer l'origine de *assommer*, ce sont nos patois — ceux du moins qui ont gardé la vieille prononciation avec *-n-* — qui emportent la décision en faveur de *somme* au sens de « sommeil ». Voilà à quoi sert l'étude des patois... entre autres.

(A suivre.)

(Voir compte rendu de la séance : Pages vaudoises.)

Us et coutumes de jadis

Au Pays-d'Enhaut : Saxiéma

par le doyen S. Bridel

Bridel, continuant ses promenades dans les alpes, arriva aux chalets de Saxiéma. Saxiéma s'appelle, dans les anciens documents latins « Saxa ima », les derniers rochers. Et là où il y a une étymologie aussi marquée, il serait absurde d'en chercher une autre, dit Bridel. C'est à Saxiéma que se fabriquent les meilleurs fromages, la crème la plus épaisse et qu'on trouve les pâturages les plus aromatiques de tout le Pays-d'Enhaut. Cette montagne appartenait jadis (jusqu'en 1555) aux comtes de Gruyères et jouit de quelque renom dans leurs chroniques, car une portion considérable s'appelait encore à la fin du siècle dernier le « pré de la Balla Luza », et voici pourquoi :

Luza ou Louise, fille du fermier de Saxiéma, était la beauté du pays.

Le comte Jean II l'aimait éperdument. Il lui proposa une partie de la montagne. L'intrigue fut liée d'un côté par l'amour, et de l'autre par l'intérêt. Luza se conduisit de telle manière que ce qui devait être le salaire honteux de son infâmie, devint la récompense honorable de sa vertu, dont le souvenir s'est perpétué et à laquelle le comte rendit hommage forcé sans doute, mais qui n'en fut pas moins glorieux pour l'innocence de la jeune bergère.

* * *

C'est exactement dans cet esprit que le poète Albert Schmidt a écrit sa pièce « La belle Luce » d'Albergeux, qui fut jouée avec succès au château de Gruyères, en été 1956. Schmidt fut cependant assez violemment critiqué, car la tradition populaire en Gruyère ne peut admettre que la belle enfant, fille d'un simple paysan, ait résisté aux charmes du châtelain, seigneur du Comté. On montre d'ailleurs encore au château la chambre que la « Belle Luce » aurait occupée.

E. H.

ROMANDS QUI VENEZ A LAUSANNE

*Parquez à Montbenon
et rendez-vous à la*

Brasserie du Grand-Chêne

*Restaurant français - Tea-room au 1^{er}
où vous serez bien servi*

Thé - concert

Orchestre attractions en soirée

**Votre café au Brésilien ou au
bar du Jockey**